

**La première vague
d'une insurrection de la vie
quotidienne vient d'apparaître.
Rien n'arrêtera son déferlement.**



Vivre est notre priorité absolue

Jusqu'aux jours sombres qu'illuminait la nuit des temps, il ne s'agissait que de mourir.

Il s'agit désormais de vivre.

Vivre enfin, c'est tout un monde à reconstruire. De ce désir, auquel tant d'êtres humains aspirent de longue date, ne tirez ni évangile, ni annonce, ni prophétie ! C'est un cri de joie, une résolution festive, une passion irréprouvable, inaugurant une ère nouvelle.

Car nous sommes fatigués de parcourir les voies et les impasses du profit qui, de la ville au village et du lit à la rue, tue à bout portant.

La fable biblique du serpent et de la connaissance maudite est là pour nous rappeler le plus

ancien interdit qui nous ait frappés, la plus vieille interdiction qui nous ait été intimée : celle de découvrir, de révéler et d'explorer la puissance naturelle du vivant.

Bien qu'elle persiste à se manifester sans réserve chez l'enfant, l'exubérante volonté de vivre et la curiosité qu'elle suscite passent pour insensées aux yeux d'une société qui a placé l'existence sous l'emblème tutélaire du Cadavre. Ne sommes-nous pas livrés dès la naissance à la mâchoire d'un dévoreur d'énergie, dont la voracité nous ronge du berceau à la tombe ?

On nous a enseigné qu'il n'y avait d'autre horizon que la mort, d'autre clarté que l'éclat fuligineux de la grande faux qui coupe court aux promesses de l'aube. Nous subissons chaque jour la loi de morts-vivants qui masquent leur putréfaction sous le suaire de l'hégémonie qu'ils exercent sur les peuples du globe.

Soumettre quiconque à une autorité est un comportement mortifère. La vie ne connaît pas de maître. Sa puissance se suffit à elle-même.

Voilà à quelle évidence atteignent spontanément celles et ceux qui, à la différence des insurgés du passé, ont dès le départ décrété : « Nous ne voulons pas de chefs, nous ne voulons pas de représentants autoproclamés, nous ne voulons ni organisations politiques ni organisations syndicales, nous nous moquons des étiquettes religieuses, idéologiques, ethniques. Notre seule et absolue priorité, c'est l'être humain. »

Pour instaurer sa souveraineté, nous sommes résolu à éradiquer la barbarie qui progresse partout sous l'aiguillon de l'argent à gagner.

Voilà nos enjeux. La donne est jouable. L'histoire vient de le démontrer à l'issue d'une révolte de rustauds qui, peu à peu, prennent conscience de la puissance insoupçonnée qu'ils ont éveillée.

La pandémie du coronavirus n'a fait que suspendre un instant la parole et les actes. Le marché reprend ses droits? La vie aussi. Elle est le récif où il va se briser.

Que s'est-il passé? Simplement ceci : la nature mise à mal s'est convulsée, elle a dénoncé les responsables de ses mauvais traitements. Elle ne nous a rien appris que nous ne sachions déjà, si ce n'est à quel point l'arrogante puissance du Léviathan dissimulait la crapuleuse incompetence des gouvernants. Tel était donc l'ennemi qui nous paraissait si redoutable!

Tant que nous resterons attachés à l'émancipation de l'être humain, rien ne viendra à bout de ces vagues successives qui impulsent l'insurrection de la vie quotidienne et sont le gage de sa permanence.

Mettre fin à l'esprit mortifère

L'espèce humaine a été dévoyée, elle a dérapé, il n'y a pas si longtemps. Un phénomène d'involution, étalé sur plusieurs millénaires, a perturbé les rythmes naturels qui déterminent l'apparition et la disparition de la vie.

Je n'ai pas la présomption d'en finir avec la mort, je suis seulement résolu de mettre un terme à une civilisation qui a fait peser sur nos épaules le poids d'une charogne se nourrissant de notre chair.

Pourquoi tolérer plus longtemps que la vie soit l'esclave de la mort? En rejetant cette insupportable soumission, nous ne révoquons pas la mort, nous ne méditons pas de l'abolir, nous voulons la *renaturer*, la restituer à la nature humaine, qui en fut dépouillée lors d'un malencontreux changement de civilisation.

La mort a été dénaturée, à l'instar de la vie, lors du passage d'une société de la cueillette à une économie agraire et marchande (même les historiens conviennent aujourd'hui de ce bouleversement). C'est à cette époque qu'un système d'exploitation de l'homme par l'homme a été imposé à l'hominien et l'a déshumanisé. Il l'a effiloché dans les filières de la survie, il a *économisé* sa vie en la réduisant à la stricte nécessité de produire un travail.

«Vive la mort!» est un mot d'ordre qui, parfois vociféré, mais secrètement murmuré le plus souvent, n'a cessé d'infester les quatre coins du monde. Les ruines de notre univers, dégradé par le fétichisme de l'argent, en répercutent les échos. De leurs volettements jaillissent par à-coups de funèbres cris de ralliement. Comment s'en étonner ?

Si informel qu'il soit, un véritable parti de la mort se reconstitue au fil de l'histoire, élevant des autels à Atropos. Il mise sur la peur,

le désespoir, la haine, l'enfermement, l'exclusion, le ressentiment, les frustrations, l'ennui, tous les symptômes d'un mal-être éminemment profitable au marché de la drogue, des neuroleptiques, du populisme et de ses resucées rétronazies.

« Il n'y a que la mort qui gagne », disait Staline. Parole d'expert, pour qui donnait mission à la grande faucheuse de faire régner l'égalité parmi les hommes. L'ubuesque cavalier de l'Apocalypse a de quoi fasciner les derniers détenteurs d'autorité mais, de ces palotins dissimulant honteusement leurs mains poisseuses de sang, lesquels seraient dignes de lui rendre raison ? Le commerce des armes est une arme humanitaire. La cruauté même est devenue veule.

Néanmoins, sous la bêtise tonitruante qui assourdit la planète, s'élève, de plus en plus audible, la voix balbutiante d'une véritable

renaissance. Elle monte des profondeurs de l'histoire et du présent.

Une enfance rémanente fait entendre son « *Ya basta!* » Sailli du désert où nos désespérances sont errantes, un murmure se répand et s'accrédite lentement : dix mille ans de civilisation mortifère, ça suffit !

L'argent pue le cadavre. Apprenons à respirer l'air du large ! La vie est une vague. Son reflux n'est pas la mort, c'est la reprise de son élan, le souffle de son essor.

Les maîtres du chiffre et des statistiques s'affairent avec zèle. Leurs valets médiatiques guettent l'essoufflement des masses, devant lesquelles ils tremblent.

Hier, ils mesuraient de semaine en semaine la débandade préprogrammée des insurgés : « Ils sont moins nombreux dans les rues et sur les ronds-points, ils se fatiguent, la lassitude les gagne, l'opinion publique les boude. »

Aujourd'hui, ils spéculent sur la pandémie, ils misent sur le nombre de morts, sur le désespoir qui incitera les confinés à changer de cages et à retrouver benoîtement celles moins familiales et plus familières de la production et de la consommation. Foutaises!

Le vivant ne sait pas compter. C'est pourquoi rien ne lui résiste. La qualité annule la quantité comme l'être dévore l'avoir. Quand il ne subsisterait qu'une poignée d'hommes et de femmes déterminés à mettre fin au règne de l'infamie, je gage qu'ils l'emporteraient.

Le réveil de la volonté de vivre amorce aujourd'hui un bouleversement des mœurs, des mentalités, des comportements. Un renversement s'opère, qui remet la terre et l'existence quotidienne au centre de nos préoccupations. La présence d'une vie – d'une vraie vie – gagne en certitude à mesure que se délite le ciel des idées. Elle ne fait là que revendiquer et récupérer le sol où elle a toujours été enracinée.

Si effrayante que soit la stratification d'oppressions et de servilités consenties qui dresse devant nous sa barrière, il suffit d'une once de conscience humaine pour la faire voler en éclats.

Vie et liberté

Les deux mots comptent parmi les plus corrompus du vocabulaire universel. Les voici qui retrouvent un sens humain en s'éveillant de leur engourdissement. La vérité de leur expérience vécue est soudain recouvrée. Elle met un terme à un mensonge qui, jusqu'à nos jours, a osé dénommer « histoire de l'humanité » un ramassis d'atrocités, une barbarie perpétrée au fil des siècles à l'encontre des enfants, des femmes, des hommes, des animaux, de la nature.

Génération après génération, les habitants de la terre ont été confinés dans une « vallée

de larmes». Nul n'échappait à l'infortune, si ce n'est qu'un grand nombre de créatures y pleuraient plus que d'autres.

Que ce fût sous le ciel des Dieux ou sous le ciel des idées, partout régnait l'imposture de libertés qui étaient et sont encore celles du pouvoir hiérarchisé, du commerce, de l'exploitation, du profit, de l'efficacité rentable, du plus fort et du plus rusé.

Il est impératif de le réaffirmer sans relâche : il n'y a pas de liberté de tuer, d'opprimer, d'assujettir.

Certes, ce n'est pas d'aujourd'hui que des protestations s'élèvent contre une captation de sens aussi ignoble. En revanche, c'est la première fois que la dénonciation du mensonge se fonde sur l'unité indissoluble de la vie et de la liberté. Car, si la liberté de vivre n'est pas une idée neuve, il a fallu pour la concrétiser que l'initiative spontanée des Gilets jaunes

enregistre en France la première onde de choc d'une insurrection qui, même tenue en haleine par l'intrusion de pandémies, est vouée à se propager à la planète entière.

Tel l'enfant qui, venant de hasarder ses premiers pas, s'en étonne et n'ose y croire, des milliers de femmes et d'hommes découvrent peu à peu qu'une vraie vie est possible. Ils comprennent qu'elle est belle et bien à la portée de toutes et de tous à l'instant où s'accroît la menace de paupérisation et de destruction progressive que les mafias financières font peser sur elle. À celles et ceux qui en doutaient encore, le coronavirus a parlé éloquemment.

Il faut se garder de sous-estimer ce qu'il y a de violence viscérale dans les sursauts de la vie menacée. L'émergence soudaine d'une poésie faite par toutes et par tous est une gifle cinglante à la face d'un pouvoir dont l'absolutisme prétend nous déshumaniser absolument.

Les manifestations de la radicalité existentielle outrepassent l'entendement, très limité il est vrai, des obsédés de l'efficacité rentable, qui, des États-Unis à la Chine, gouvernent en étant gouvernés par un chiffre d'affaires.

Beaucoup d'insurgés demeurent eux aussi incrédules devant leur audacieuse radicalité. Ils semblent terrifiés comme si, ayant brisé un interdit, ils s'exposaient à la foudre de Dieux psychopathes resurgis des enfers de l'histoire. Ils oublient que, dans le camp des dirigeants, on tremble davantage, on est terrorisé par la persistance d'un soulèvement que l'on s'était empressé d'assimiler à ces émeutes plébéiennes du passé, à ces tumultes qu'une poigne de fer réduisait promptement à la paix des cimetières. On a vu comme la logique du profit a provoqué une hécatombe là où s'était déchaînée une pandémie, que les progrès d'une « médecine humaine et solidaire » eussent été en mesure de juguler.

Qui acceptera dorénavant que se perpétue le règne de la rentabilité qui tue à bout portant ? Même ceux qui, bien avant la tombe, sont en état de putréfaction se posent la question.

La déperdition d'intelligence qui affecte les gouvernants les rend inaptes à comprendre ce qui se conçoit au-delà du ghetto où le pouvoir de l'argent les confine. Alors que s'opiniâtre sous leurs yeux un mouvement populaire qui revendique pour toutes les populations du globe le droit imprescriptible de vivre, ils ne voient là qu'un insolent défi à leur autorité d'automates.

Le talon de fer de la bêtise écrase pareillement la forêt et l'existence quotidienne. C'est une évidence sans cesse ressassée. Mais dites-vous que jamais l'intelligence du vivant n'aura à redouter durablement un pouvoir qui ne possède d'autre intelligence que celle qui s'achète.

Quelle erreur et quelle régression ce serait que de s'incliner devant le dogme de l'impossible,

de manquer de confiance en soi, de retomber dans la peur d'innover! Sur quoi repose le pouvoir du Léviathan? Sur une croyance qui promulgue l'incapacité de se créer en recréant le monde. Une croyance instillée dès l'enfance et propagée de génération en génération sous le couvert de la culture et de l'éducation.

Balayer les vieilleries est la passionnante aventure qu'inaugure le bel aujourd'hui.

Les conditions historiques s'agencent de nos jours de telle sorte qu'enraciner des relations humaines dans un terreau social fertile est en voie de passer de la gageure à la réalité.

Nous sommes confrontés à la faillite d'une civilisation tenue pour *la* civilisation par excellence. En dépit de l'épopée glorieuse dont elle s'est affublée, l'expérience réduisant l'espèce humaine à un objet marchand aura démontré, en moins de dix millénaires, qu'elle était invivable.

L'essai a mal tourné, nous refusons d'en payer les dernières conséquences.

À chaque instant, la colère prend la parole

Cette terre est à nous. Il n'y a pas de place pour ceux qui l'empoisonnent, la stérilisent et la dévastent avec des instruments qu'ils appellent profit, rentabilité, assainissement budgétaire, évaluation statistique. Ces instruments sont pour nous des instruments de torture. Ils arasent nos forêts, enlaidissent nos paysages, bétonnent nos cités, emplissent les océans de déchets, polluent l'eau, l'air, le climat.

C'est pourquoi la vie proteste. La colère est l'expression de sa révolte contre ce qui l'entrave et l'opprime. Si chaotique qu'elle soit, sa violence jaillit d'une énergie qui émane de nous, réclame son espace vital, se veut souveraine.

Comment se fait-il dès lors qu'une telle puissance ne suive pas son cours naturel? Qu'elle soit *systématiquement* dévoyée et tournée contre elle-même? Que soit discrédité, voire interdit,

l'exercice d'une conscience dont la vie a doté l'hominien en lui accordant le privilège de dépasser son animalité et de s'humaniser? Par quelle malédiction la puissance créatrice qui est en nous s'est-elle transformée et se transforme-t-elle encore en pouvoir destructeur?

Rien n'a été épargné pour nous expliquer l'infortune qui accable les individus et les peuples. Péché, faute originelle, chute, duel entre Dieu bon et Dieu mauvais – et autres fariboles – ont fourni au fil des ans une réponse péremptoire, dispensant de pousser plus avant le questionnement.

La réponse consistait à nous placer devant un état de fait, à nous casser le nez sur une réalité inamovible: la terre est un enfer. Nous n'avons d'autre choix que d'entériner l'inhumanité qui caractérise le sort des femmes, des enfants, des hommes, sans compter les autres espèces, victimes d'une engeance qui exonère sa misère en la faisant peser sur la nature animale, végétale, terrestre.

Voilà l'ordre des choses auquel nous n'avons cessé d'obtempérer. Voilà le discours où sont taillées toutes les religions et presque toutes les philosophies: «Il en a toujours été ainsi. On n'y peut rien changer, on n'y doit rien changer.»

Le savoir, la connaissance, la culture, la recherche se sont développés sous l'emprise du patriarcat, qui a érigé en dogme la supériorité du mâle. Que de temps pour comprendre que sous les mythes et les fables religieuses se révélait une autre histoire, une histoire vécue qui nous concernait, une aventure à laquelle nous prenions part. Il a fallu la faillite finale de la société agraire, marchande, guerrière, patriarcale et misogyne pour admettre qu'elle a fait ses débuts en supplantant une civilisation de la cueillette, en quête d'abondance et de jouissance, une société égalitaire d'hommes et de femmes unis par les mêmes droits.

Une conception révisionniste du passé persiste à avarier notre présent. Elle limite à la seule

civilisation marchande l'intérêt de notre histoire. Comme si les périodes antérieures à l'ère commerciale et agraire ne méritaient pas d'être prises en compte au même titre que l'Égypte, la Mésopotamie, la Grèce!

Nous ne sommes pas en quête d'archaïques bons sauvages, mais il n'est pas sans conséquence de rétablir notre filiation lointaine avec des sociétés où l'absence de guerres et de conflits majeurs montre qu'une véritable évolution humaine est possible et qu'il est légitime de la mener plus avant.

La colère aveugle est au pouvoir ce que la colère lucide est à la vie

C'est par une colère viscérale que nous réagissons aux violences faites à la vie, une vie dont le simple fait de naître nous institue légataires, une vie à laquelle notre nature aspire et qui, dans le monde entier, revendique aujourd'hui

ses droits en propageant une insurrection irrépressible.

Qui n'a jamais senti monter en lui les flots d'une rage insensée, résolue de battre en brèche la forteresse d'où se répand l'immuable barbarie du monde? Plus sûrement que de la noire infortune de l'affamé, c'est de la misère vécue que surgit la révolte. Kropotkine est prince, Marx bourgeois, Engels chef d'entreprise, Fourier rentier, Reclus professeur émérite, Meslier curé. Il n'est pas nécessaire de manquer de pain pour être solidaire des affamés, des fusillés, des opprimés du présent, du passé.

Le dogme du péché originel a voulu nous faire croire que nous étions des créatures débiles et impuissantes, dont le Destin incombait à des Dieux chimériques. La pensée profane, laïque, irréligieuse n'a pas été en reste. Elle a propagé comme une vérité «de nature» la fable d'une déficience ontologique qui, entravant nos velléités d'autonomie, nous condamnerait à

ramper sous la tutelle des maîtres. Ainsi le fait de naître était-il en soi une faute indélébile. Ainsi était-il acquis que l'interdit promulgué contre le vivant s'exercerait éternellement.

C'est pourtant d'un acte d'amour que nous naissons. Ne sommes-nous pas le fruit d'une étreinte amoureuse, si brève ou si inconséquente soit-elle ? Hélas, le moins que l'on puisse dire est que le monde où nous voyons le jour n'est pas un monde d'amour. C'est un milieu dénaturé, inhumain, une jungle où la cupidité et l'arrivisme nous arrachent aux attraits de la vie et de la solidarité. En nous trouvant dépouillés de nos potentialités, exilés de nos désirs les plus chers, coupés de la vraie vie, comment ne pas nous laisser emporter par une rage endémique ?

Le célèbre constat de Rousseau « l'homme naît libre et il est partout dans les fers » traduit à la lumière des idées ce que l'insurrection de la vie quotidienne exprime à la lumière du vécu.

Le « *Ya basta!* » qui va balayer le vieux monde est le cri de la sensibilité blessée.

Tout ce qui fut attisé par en dessous remonte en surface. Dans le refus spontané que l'enfant oppose aux brimades et aux coercitions éducatives, n'y a-t-il pas le souvenir obscur d'une lutte dont l'histoire l'a fait dépositaire? Une lutte qui apparaît lorsque la colère de l'insoumission dresse pour la première fois les esclaves contre les maîtres?

Agitée par une colère immanente, notre existence est le terrain d'une guerre incessante. Une guerre où la conscience humaine tente d'éradiquer le réflexe de prédation hérité de notre animalité résiduelle.

Mais, si la violence existentielle a la faculté de donner un sens humain à l'énergie vitale, elle peut aussi demeurer à l'état brut, rester aveugle et, telle une bête prise au piège, mordre sans discernement les êtres et les choses qui passent à sa portée.

C'est le terrain stérile qu'exploitent les politiques populistes. L'épouvantail de la peur sécuritaire stimule le réflexe de l'agressivité grégaire. Battre le tambour de l'impuissance et de la frustration enrôle sans coup férir les résignés dans les campagnes de militarisation de la bêtise hargneuse.

Notre présent en devenir est engagé dans un combat récurrent qui oppose l'être humain à l'individualiste. L'être humain est l'individu qui s'ouvre à sa richesse créative, à l'intelligence du monde. L'individualiste est l'individu racorni par la peur, abêti par cette conscience aliénée que vulgarise l'esprit grégaire. Il est en mal de lynchages médiatiques et physiques, de manifestations capables de pimenter son ennui et de valoriser une médiocrité chère à tous les gens de pouvoir.

L'obscurantisme, conservateur ou progressiste, dispose encore, mais plus pour longtemps,

d'une tradition patriarcale, qui a militarisé la société et continue de fonctionner par inertie. Partout où les femmes affirment leurs droits, le patriarcat vacille. Bien qu'aux abois, il excelle encore en ses derniers soubresauts à mutiler l'intelligence sous les coups de crosse répétés du mensonge. De la servitude volontaire suinte une hargne qui produit tout à la fois les troupes de résignés et cette guerre de tous contre tous, dont sexisme, racisme, xénophobie, pulsions autodestructrices ne sont que des excroissances.

Par ailleurs, c'est dans la même vie bouillonnante, dans le volcanisme d'une expérimentation continue que l'être humain apparaît, armé de sa conscience et déterminé à dépasser la bête qui s'agite en lui pendant qu'il fait l'ange. C'est dans cette tentative de dépassement que s'enracine la liberté vécue, celle qui dénonce et déjoue les impostures de la vie privée de vie.

C'est là qu'hommes et femmes s'initient à combattre, avec les armes de la gratuité,

les libertés autoproclamées du commerce. L'enfance nous y prédispose, un bref laps de temps, avant que l'éducation nous désapprenne à désirer sans fin. Avant qu'elle embri-gade garçons et filles dans une adolescence où l'efficacité laborieuse les dessèche et les vieillit prématurément.

La colère aveugle profite aux prédateurs. L'argent détruit tout sens humain. Privilégier la rage hystérique aux dépens de la colère lucide permet au pouvoir oppresseur de prendre les commandes d'une violence nihiliste et de mener contre l'insurrection populaire une double offensive.

Il favorise, dans le camp des rebelles, l'émergence de chefs et de délégués autoproclamés, que l'État érigeria en interlocuteurs valables, en titulaires d'une autorité assez plausible pour dialoguer avec l'un ou l'autre *ministricule* juché sur son perchoir.

Par un effet plus déplorable encore, le despotisme étatique pousse à la violence

vengeresse et place en porte-à-faux un mouvement qui a fait de l'être humain sa priorité. Car la barbarie a tôt fait de rattraper ceux qui la veulent éradiquer par des moyens barbares. Il n'est rien de pire – le nazisme l'a prouvé – que l'énergie vitale se renversant et se déchaînant contre elle-même. Telle est la réaction que l'État et les gens de pouvoir s'efforceront sans relâche de mettre en œuvre afin de mobiliser contre la révolution de la vie quotidienne la horde des résignés, pétrifiés par la peur de l'intranquillité.

Nous ne détruirons cette nasse qu'en créant partout des territoires où la liberté empêche tout retour en arrière. Au reste, les encensoirs médiatiques ont mis et continuent à mettre tant de zèle à diffuser la fiente gouvernementale que l'air du pouvoir est devenu irrespirable. Le dialogue avec l'État pue de la gueule. Il n'y a plus d'autre interlocuteur pour le peuple que le peuple lui-même.

L'insurrection populaire est née simultanément de la rue et de la vie. Quand prédominera l'expérience du vivre-ensemble et de la jouissance créatrice, les basses manœuvres de l'État tourneront court.

Les despotes ont l'art de reconnaître les leurs. Jusque dans le camp de leurs pires ennemis, ils flairent le militant prêt à se renier pour un trognon de pouvoir. En revanche, des œillères leur cachent le formidable soubresaut de l'innombrable, l'incalculable pression passionnelle des êtres auxquels la sensibilité humaine enjoint d'abolir l'invivable.

Les sbires judiciaires, policiers, politiques et mafieux auront beau déchaîner leurs coups à droite et à gauche, notre puissance poétique demeurera invisible à leurs yeux, ils frapperont en aveugles jusqu'à ce que leur haine du vivant les étripie et les momifie.

Séparation sociale, séparation corporelle

La contrainte que le maître exerce sur l'esclave est inséparable de la prépondérance que s'approprie la tête, le « chef », l'organe en charge de discipliner les pulsions vitales et de faire régner sur la matière chaotique l'ordre céleste de l'esprit.

Les sociétés hiérarchisées ont assujetti l'être humain à une organisation militaire que seules remettent aujourd'hui en cause les mortelles estafilades portées au pouvoir patriarcal.

C'est de l'exploitation de l'homme par l'homme qu'est issu le projet de civiliser l'espèce humaine. Sa fonction consiste à extraire de notre énergie pulsionnelle une force de travail capable de transformer les êtres et les choses en marchandises.

La civilisation mène contre le vivant une guerre de chaque instant.